

Le Misanthrope

de Molière – Mise en scène Georges Lavaudant

Création janvier 2025 – en tournée la saison 2025/2026



Crédit photo Marie Clauzade

Lien teaser : <https://youtu.be/3aIwwwQWIXw>

Mise en scène **Georges Lavaudant**
Dramaturgie **Daniel Loayza**
Scénographie et costumes **Jean-Pierre Vergier**
Création lumière **Georges Lavaudant et Cristobal Castillo-Mora**
Création son **Jean-Louis Imbert**
Création maquillage, coiffure, perruques **Sylvie Cailler et Jocelyne Milazzo**
Assistante costumes **Siegrid Petit-Imbert**
Assistante à la mise en scène **Fani Carencio**
Régie générale **Nicolas Natarianni**
Régie maquillage, coiffure, perruques **Nathalie Damville**
Administratrice de production **Juliette Augy-Bonnaud**

Avec **Eric Elmosnino** Alceste
et
Astrid Bas Arsinoé, **Luc-Antoine Diquéro** Clitandre, **Anysia Mabe** Éliante,
François Marthouret Philinte, **Aurélien Recoing** Oronte, **Mélodie Richard** Célimène,
Thomas Trigeaud Du Bois, **Bernard Vergne** Basque, et **Mathurin Voltz** Acaste

Production **LG théâtre**
Coproducteur **Domaine d'O, Cité européenne du théâtre - Montpellier**

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National
Avec le soutien du théâtre du Colombier/Cie Langajà Groupement, de la MC93
et de l'Odéon - théâtre de l'Europe.

Contact

Juliette Augy-Bonnaud (production) +336 70 56 63 93 - augy.bonnaud@lgtheatre.net

Olivier Talpaert (diffusion) +336 77 32 50 50 – oliviertalpaert@envotrecompagnie.fr

« La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entretromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui règne entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, puisqu'il en parle sincèrement et sans passion. L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. »

Pascal, *Pensées*

Comédie sociale, étude de caractères, pièce à thèse, *le Misanthrope* déploie un éventail de réflexions tout à fait passionnantes qui aujourd’hui encore – et particulièrement dans nos cercles artistiques, touche juste, dévoilant l’hypocrisie et les mensonges de nos relations apaisées.

Sincérité exagérée et psychorigide, folie de la passion amoureuse d’Alceste.

Mondanité amusée, insouciance, immaturité assumée de Célimène.

Aliénation des marquis dupes du jeu social.

À chacun sa vérité.

Avec une absolue maîtrise de l’alexandrin qui éloigne de tout naturalisme et de toute psychologie, Molière nous offre tout à la fois une œuvre limpide et énigmatique, dans laquelle chacun des personnages sans exception déploie intelligence, sensibilité, aveuglement, sans jamais tomber dans le didactisme ou la leçon de morale.



Les classiques, il m'a fallu longtemps pour les approcher. Des années avant de travailler les Grecs. D'autres années avant de tourner autour de Racine, et encore, plutôt de loin, avec prudence. Et Shakespeare ? Justement, il n'est pas un « classique » : avec sa sauvagerie, sa liberté, il pouvait sembler plus fraternel, et je me suis très vite livré à lui, avec une certaine inconscience heureuse. En fait, il m'a appris (entre autres) une certaine rigueur. Paradoxalement, je lui dois de me tourner maintenant vers Molière. Et donc, après *Lear*, sa folie et sa lande, comme par contraste, je voudrais aborder l'urbanité Grand Siècle et la mesure des alexandrins, cette langue d'une folle précision.

Mais pourquoi *Le Misanthrope* ? C'est une pièce à plusieurs centres, et donc à plusieurs orbites. Un petit système planétaire. Vu le titre, on pourrait croire qu'Alceste en est le soleil. Lui se verrait bien à cette place : sa vertu brille d'un éclat sans pareil. Et pourtant rien ne tourne autour de lui. Rien ni personne. Voilà un soleil bien chagrin, qui quitterait volontiers tout ce petit monde – c'est ainsi que la pièce commence, c'est ainsi qu'elle finira —pour s'enfoncer dans les ténèbres et y trouver enfin la paix. Car on lui fait un mauvais procès. On recherche son amitié, mais c'est pour de mauvaises raisons. Et même Célimène refuse de céder tout à fait à la loi de l'attraction.

Mais c'est que Célimène elle aussi est un astre. Et elle sait faire ce qu'il faut, elle, pour organiser autour d'elle le ballet de ses satellites. Elle est belle, elle est drôle. Méchante, fascinante, séduisante. Même Alceste n'y résiste pas. Même lui vient lui tourner autour, comme on dit. Bien entendu, il s'en veut et lui en veut. Il s'approche, s'éloigne à nouveau, s'approche encore... Lui fait des scènes, presque de ménage... Retenez-moi ou je fais un malheur...

Donc, une longue histoire de dépit amoureux ? Quelques épisodes marquants de la guerre des sexes au temps de Louis XIV ? Ni avec toi, ni sans toi, un pas de deux vaguement sado-masochiste ? Rien que l'affrontement de deux narcissismes, Alceste contre Célimène, à qui fera plier l'autre, en soumettant son désir au sien ? Ce serait déjà beau, mais le coup de génie de Molière, c'est de compliquer toute l'affaire. Il ne s'agit pas que d'amour, ni même que de patriarcat. Il s'agit de vérité.

La vérité, c'était déjà la question de *Lear*, et même sa quête. La vérité des êtres et de leurs liens. Le vieux roi croyait la posséder et voulait seulement l'entendre : dites-moi combien vous m'aimez, puisqu'il est vrai que vous m'aimez, et tout ira bien, c'est-à-dire comme je le veux. Mais Cordélia, sa petite dernière, avec son côté un peu fanatique, refuse d'entrer dans ce jeu-là, et on connaît la suite. Chez Molière, la partie est plus équilibrée : l'amant ne peut rien sur l'amante, qui est parfaitement libre de ses mouvements et entend bien en jouir. Car Célimène, sans père et sans mari, dispose de ses biens et de son corps. Son jeu de prédilection est un jeu de société – il est la société même : attirer, enjôler, frôler, jongler. Rire, médire. Ne pas choisir. Échanger indéfiniment plaisir contre plaisir. Promettre et remettre au lendemain. À quoi bon la vérité ? Pourquoi garantir sa valeur sur elle ? Personne n'en dispose, personne ne compte sur elle, chacun fait crédit à ses voisins et c'est ainsi que va le monde.

Il y a là la matière d'une comédie brillante, subtile, moderne mais pas trop – car Alceste, qui est né trop vieux pour un siècle trop jeune, est toujours un personnage de l'ancien temps, avec la passion obsessionnelle et réactionnaire qu'il nourrit pour cette vieille lune, la vérité. Il serait presque un revenant – car la vérité est un peu un spectre : quand on la croit morte, la voilà qui revient, et qui risque de gâcher un peu la fête. Heureusement que Célémène sait vivre. Oui, une comédie d'une élégance presque musicale, rythmée par l'éclat métallique des alexandrins (on pourrait dire qu'Alceste et Célémène croisent les vers comme on croise le fer). Un grand monde un peu faisandé à la Lubitsch. Ironique, délicatement perverse, une histoire de classe mais qui aurait une certaine classe, où l'on joue en virtuoses de ses problèmes comme s'ils étaient une forme de luxe décadent. Où on les déguste comme un champagne, en attendant la mort, la ruine ou la révolution.

